

Tendance

par Jérôme Garcin



Comme il y a des ados sans boutons et des films américains sans 3D, il existe une Venise sans touristes. Elle s'appelle Chioggia et se trouve à l'entrée

sud de la lagune. Mêmes canaux, ponts, campaniles, vaporetos, inondations, que dans la voisine Sérénissime, même charme languide aussi, mais on dirait que cette ville a été protégée du monde en marche et préservée des temps modernes. On y pratique la pêche par hérédité, dans des barques en bois et depuis de vétustes cabanons sur pilotis. C'est le cas du vieux Bepi (le Croate **Rade Sherbedgia**), un veuf au cœur fragile et aux yeux bleus qui taquine à la fois la muse et la daurade. Quand ce retraité ne ramasse pas ses filets, il joue aux cartes avec des copains aussi emboucanés que lui dans un café du bord de l'eau. Et soudain débarque de la banlieue romaine Shun Li (la **Zhao Tao** des films de Jia Zhang-ke) une jeune Chinoise récemment immigrée à qui ses employeurs, dont elle est débitrice, ont confié la gestion de cette petite osteria. Elle ne parle pas un mot d'italien, ignore jusqu'à la grappa et souffre d'être séparée de son fils, qui lui sera rendu lorsqu'elle aura remboursé son voyage depuis Pékin. Bepi va être alors son professeur, son confident et son poète amoureux. Leur relation provoque la colère des pêcheurs, pour qui le Chinois est par essence un mafieux et le Bepi, un pigeon. « La Petite Venise » (*en salles le 13 juin*), le premier long-métrage du documentariste **Andrea Segre**, est d'une grâce, d'une délicatesse et d'une émotion rares. Rien ici de manichéen ou de démonstratif (Dieu sait pourtant que le conflit entre deux communautés saisies par la crise s'y prête.) Andrea Segre filme simplement la rencontre fugace de deux solitudes sur une île vénitienne ignorée des caméras et dans une lumière d'hiver, rose et dorée, à rendre jaloux Canaletto. Faites-moi confiance, partez pour « la Petite Venise » et faites passer, merci.

J. G.

EURO DE FOOT, JO, TOUR DE FRANCE...

Sport :
l'overdose ?

Va-t-on supporter un énième été sportif ? Dopage, argent roi, hypermédiatisation : David Caviglioli a demandé à Robert Redeker et Tristan Garcia d'analyser ce phénomène

En l'absence de classement final, par Tristan Garcia, Gallimard, 204 p., 17,90 euros ; **l'Emprise sportive**, par Robert Redeker, François Bourin Editeur, 256 p., 19 euros.

Il va y avoir du sport. Les athlètes du monde d'entier s'apprentent à taper dans des ballons, à courir comme des piverts poursuivis par des coyotes, à nager comme des anguilles, à pédaler par-dessus les montagnes, à sauter des barres et des haies, à lancer des marteaux comme si leurs vies en dépendaient. Et nous, malgré l'argent roi, le soupçon du dopage et la répétition névrotique de ce spectacle que nous avons déjà vu et déjà oublié, nous serons devant nos télévisions, hypnotisés par les grimaces de ces musculeux héros olympiens. A ma droite, le philosophe Robert Redeker, pour qui le monde moderne est devenu « *un livre écrit en langage sportif* » : il tente de ressusciter la critique de l'idéologie athlétique, genre qu'on croyait disparu malgré son actualité criante, dans « *l'Emprise sportive* », pamphlet énergique qui tacle des deux pieds le culte de la performance et l'obsession permanente de l'évaluation. A ma gauche, l'excellent Tristan Garcia, qui publie « *En l'absence de classement final* », un impeccable recueil de nouvelles absurdes et mélancoliques, dans

lequel il s'efforce d'incarner les mille manifestations de cette passion planétaire pour tout ce qui fait transpirer les hommes. Nous leur avons demandé ce que cette frénésie leur inspire.

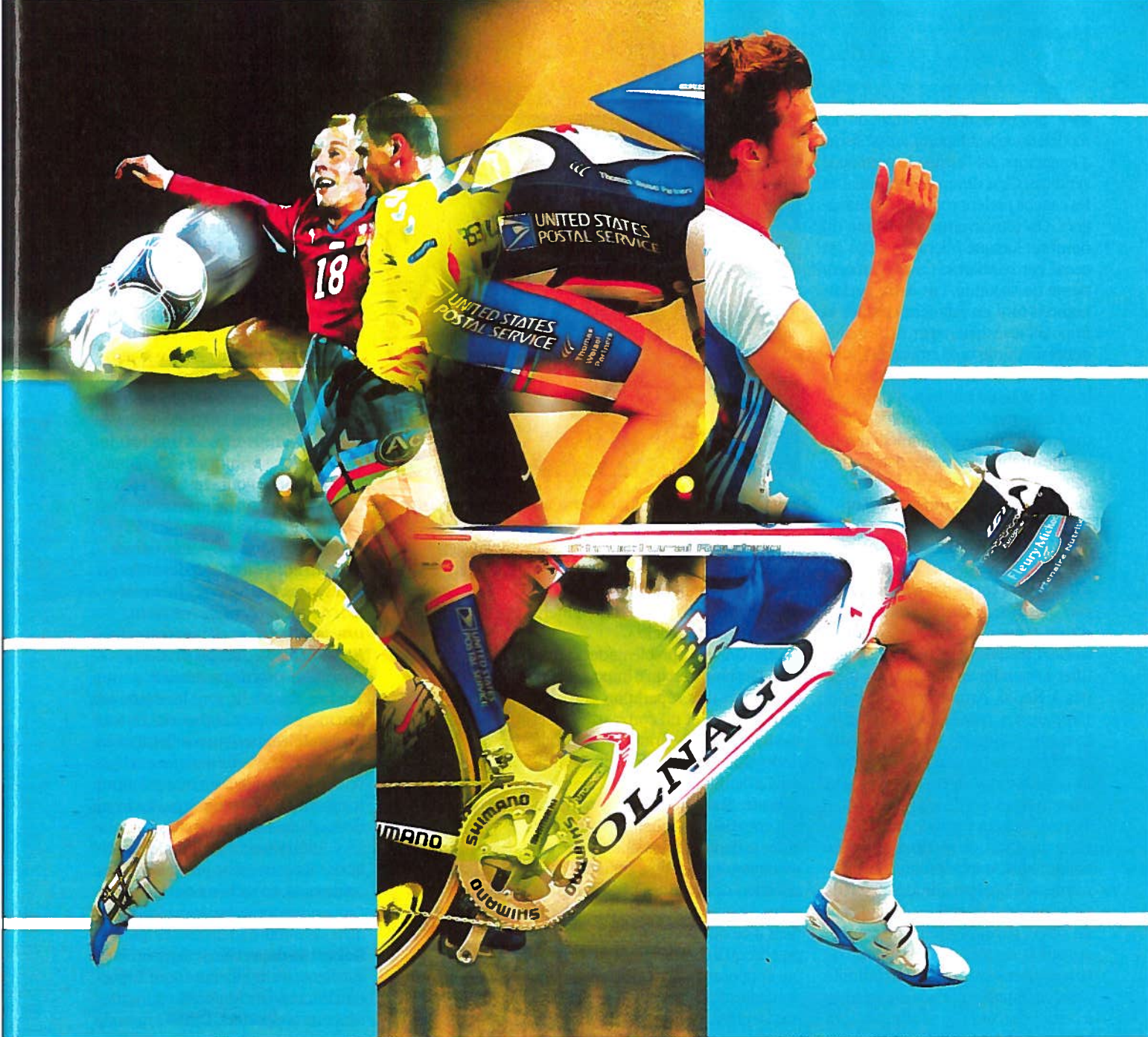
Le Nouvel Observateur On s'apprête à vivre un été particulièrement sportif, entre l'Euro, les jeux Olympiques et évidemment le Tour de France... Serez-vous devant votre poste ?

Tristan Garcia Ce n'est pas certain. Depuis l'enfance, je préfère écouter le sport à la radio. Devant la télévision, on finit par se persuader qu'on perçoit immédiatement le spectacle ; à la radio, on n'oublie jamais qu'on ne perçoit qu'une certaine impression de ce spectacle – celle du commentateur.

Robert Redeker Je n'ai de tendresse que pour le cyclisme, par fidélité à l'enfance. Je regarderai le Tour de France, bien qu'il soit devenu un produit sortant des usines du divertissement, une marque qui ne survit que par son prestige passé. J'ai aimé le rugby, mais ce sport est mort en se professionnalisant, en devenant ce que Xavier Lacarce appelle « l'hyper-rugby ». Quant au football, ce spectacle m'est devenu insupportable.

Qu'est-ce que la télévision a changé dans notre rapport à ces compétitions ?

Tristan Garcia De façon flagrante au



HELIE GALLIMARD/PHOTOMONTAGE YAN

football, le téléspectateur a imposé son regard au spectateur; on attribue un degré supérieur de réalité au découpage d'une scène en une multitude de points de vue. On fait plus confiance au ralenti et au zoom qu'à la perception instantanée de l'action par un individu, en l'occurrence l'arbitre.

Robert Redeker La plupart des sports sont faits pour être vus dans des stades ou sur des autodromes. Il faut citer le cas à part du cyclisme. Il était fait pour être narré, à la radio et dans les journaux. Parfois les coureurs étaient aperçus, rapide passage, mais jamais vraiment vus. C'est pour-

quoi le Tour de France a été un mythe. Il était onirique parce qu'il était invisible. Avec la télévision, l'image a mis à mort l'imagination.

Quel rôle jouent ces grand-messes sportives dans le monde contemporain ?

Robert Redeker Elles fabriquent les foules: les foules sportives sont des parodies des foules religieuses ou politiques d'antan. Le sport est devenu à la fois le miroir de l'homme contemporain, dans lequel il vérifie qu'il est bien conforme à ce que le monde exige de lui, et le catéchisme qui lui rappelle les injonctions auxquelles il doit se



BIO

TRISTAN GARCIA, 31 ans, écrivain et philosophe, est notamment l'auteur de « *La Meilleure Part des hommes* », « *Mémoires de la jungle* », et sortira en août un roman chez Denoël.

soumettre. Bref, c'est le pouvoir spirituel de la modernité tardive. Un détail est significatif: plus aucune société ne récuse le sport. Les nations les plus antimodernes, comme le Népal qui participe aux jeux Olympiques d'hiver, entrent dans la compétition planétaire. Presque toutes les civilisations se sont intégrées à la civilisation occidentale, dont le sport de haut niveau constitue l'essence. Cela confirme l'idée de Husserl selon laquelle le monde s'europanise, ou que l'Europe se planétarise.

Tristan Garcia Ces sportifs sont de manière évidente des avant- ●●●

●●● postes de la mondialisation. Le modèle du collectif sportif, au XX^e siècle, a longtemps été l'armée, le parti ou le syndicat. C'est devenu l'entreprise, et les coachs parlent comme des managers. On retrouve un fétichisme du nombre: lorsque Michael Phelps est censé battre Milorad Čavić d'un centième de seconde, ces deux performances sont en fait comparables et impossibles à départager. Et c'est sans doute un miroir de la croyance démocratique selon laquelle une seule voix, lors du vote de millions d'électeurs, peut départager deux candidats. Une différence infime, du moment qu'elle est mesurable, est censée déterminer vainqueur et vaincu.

Devant un match de football ou un 100-mètres, on ne sait pas si on s'identifie à ces athlètes ou si on les admire comme des demi-dieux... Les corps des nageurs, par exemple, paraissent être ceux d'une autre espèce.

Robert Redeker On pouvait s'identifier à Poulidor et à Rocheteau, mais pas à Nadal, Armstrong ou Lomu. L'apparence physique des sportifs contemporains n'a plus rien à voir avec celle des hommes du commun. Ils sont comme au commencement d'une nouvelle espèce de mutants.

Tristan Garcia Comme toute discipline du corps, de la danse à l'ascèse bouddhique, le sport produit des organismes sculptés par une idée. Il sert de façon évidente à évaluer ce que peut un corps, par un système de comparaisons et de mesures. Beaucoup de laboratoires s'interrogent sur la limite absolue imposée par nos organismes à certains records. Si ces limites sont atteintes se posera la question des corps augmentés légalement afin d'entretenir l'intérêt des spectateurs. **Le dopage, qui a pris une ampleur industrielle, gâche-t-il le spectacle du Tour de France ou achève-t-il de faire de ses cyclistes des sortes de gladiateurs qui sacrifient leur vie pour pédaler plus vite?**

Robert Redeker Le cyclisme est le sport dans lequel la lutte antidopage est menée le plus sérieusement. La plupart des champions des années 2000 sont tombés. Les courses ne se déroulent plus comme il y a quelques années, du temps de l'EPO roi. On voit de moins en moins de RoboCop péda-



lants. La tactique est plus ouverte, les coureurs fatiguent et essuient des défaillances. Les gladiateurs se retrouvent plutôt dans le football, qui connaît un inquiétant taux de mortalité – n'oublions pas le mouvement des « veuves du Calcio ».

Tristan Garcia Le problème du dopage, pour l'instant, c'est qu'il impose à la loi de dresser une séparation entre un corps naturel et un corps artificiellement augmenté – frontière qui risque de devenir de plus en plus difficile à tracer. La définition stricte du dopage est délicate. Tout métabolisme suppose son entretien, un échange permanent entre le dedans et le dehors: une alimentation rationalisée est déjà l'optimisation de certaines puissances du corps. Et je crois que le vrai problème tient à ce qu'on est en train de comprendre qu'il n'y a pas des corps propres qui s'opposent à des corps sales, mais des degrés d'augmentation de la performance physique. Il est malaisé de juger exactement à partir de quel point la performance est faussée.

Aujourd'hui, on dénonce les excès des sportifs, l'argent roi, etc. Zidane, loin d'être smicard, avait pourtant incarné la France métissée; Miguel Indurain a pu symboliser l'Espagne de la Movida. Ne projette-t-on pas excessivement nos désirs ou nos colères sur ces sportifs qui n'ont rien demandé?

Tristan Garcia Ces deux exemples montrent que l'idée d'un sportif représentant une époque est toujours plus complexe qu'elle n'y paraît: Zidane n'a jamais rien fait pour les deuxième ou troisième générations d'immigrés

Devant le match France-Italie de la Coupe du Monde 1998



BIO
ROBERT REDEKER, 58 ans, philosophe, collabore à « Marianne » et est membre du comité de rédaction des « Temps modernes ». Il mène depuis dix ans une réflexion sur la transformation, voire la négation, de l'humain dans le monde contemporain. En 2006, il publie une tribune virulente sur l'islam dans « le Figaro », ce qui lui vaut depuis de vivre sous protection policière.

maghrébins en France, et on a rarement vu plus taiseux qu'Indurain, au moment où triomphait Almodóvar... Un grand sportif, c'est un individu capable de gestes qui dépassent sa volonté, qui sont plus forts que lui. Ce qu'il « représente » lui échappe, sauf pour des personnages aussi puissants que Mohamed Ali ou Maradona.

Robert Redeker De même, Bernard Laporte devait incarner « la France d'après ». On se souvient de la lettre de Guy Môquet lue aux rugbymen de l'équipe de France avant un match... perdu! Le 12 juillet 1998 s'est déployée sur les Champs-Élysées une bannière « Zidane président ». Ces amalgames sont toujours rattrapés par la réalité. Ils sont une prise collective d'opium à durée limitée.

La plupart des équipes sportives demeurent adossées à des villes ou à des pays. Les athlètes forment-ils, comme on l'entend souvent, une sorte de nouvelle classe sociale hors-sol ou sont-ils les derniers représentants des nations?

Tristan Garcia Ils sont les deux: on leur met un hymne à la bouche, on leur demande d'aimer leur maillot, tout en attendant des performances qui légitiment l'entretien d'un marché ultracompetitif qui ne connaît pas les frontières. Ils deviennent en conséquence les « Juifs errants » du monde ultralibéral: ils traversent les nations, les continents, en recherchant le sens de l'appartenance qu'on leur réclame et qu'on leur retire en même temps.

Robert Redeker Généralement, ils se soucient peu de l'identité dont ils portent les couleurs. Mais cela est indifférent aux supporters. Ceux-ci ne sont pas attachés au contenu de leur équipe, s'il y a en a un, mais à un logo, un fétiche. Ils cherchent la victoire de ce fétiche sur un autre. Un journaliste de « l'Equipe » a vendu la mèche: « On va au stade pour humilier l'autre. » Il s'agit bel et bien d'un fétichisme vide, dont la composante sadique est manifeste et, du coup, l'origine géographique des joueurs importe peu. **Vu le poids des investissements, certains doutent du bénéfice économique qu'un pays peut retirer en organisant des JO. Comment expliquer dès lors l'étrange spectacle des dirigeants politiques qui défilent devant le Comité international olympique**

en suppliant d'accueillir les Jeux ?

Tristan Garcia J'ai le sentiment que ce n'est pas nouveau : qu'on se rappelle Mussolini et la Coupe du Monde de 1938, ou les Jeux de Berlin...

Robert Redeker C'est un symptôme de la soumission du politique au sportif. Les politiciens savent que l'imaginaire politique n'est plus mobilisateur et que le sport occupe une place primordiale. Cela les oblige à plier le genou devant les instances sportives pour obtenir l'organisation d'une compétition, ou à recruter ces figures vénérées que sont les sportifs (Laporte ou Douillet, après de nombreux autres). Vinokourov, suspendu deux ans pour s'être autotransfusé sur le Tour de France, sera probablement élu président du Kazakhstan. On ne pardonne pas à Montebourg d'avoir été condamné à 1 euro d'amende pour une simple injure, mais on pardonne toutes les tricheries aux sportifs.

Les records et les championnats se succèdent, sans fin, semble-t-il.

Pourquoi continue-t-on à s'y intéresser ?

Robert Redeker Le sport offre un substitut de sens. Il a inventé le mouvement perpétuel dans le vide : la litanie des records, toujours battus, des matchs toujours recommencés. Rien ne ressemble plus à un duel Nadal-Djokovic qu'un autre duel Nadal-Djokovic. Il ne se passe jamais rien de vraiment nouveau. L'événement sportif, c'est le leurre du sens.

Tristan Garcia Je ne crois pas que cette quête de sens soit grotesque. Le sport manifeste, de manière aussi bien dérisoire que tragique, l'espérance que l'effort n'est pas vain, qu'il a une signification. Et aussi la certitude que ce sens ne sera pas définitif : il y a un vainqueur, mais jamais pour toujours, tout sera à rejouer. Se croire à l'abri de cette obsession humaine me paraît être une illusion plus grande encore que le fait d'y céder. Je crois aussi que les résultats sportifs nous permettent, parce que nous faisons partie d'une humanité urbanisée et coupée du cycle des saisons, de retrouver un calendrier : les championnats ou les olympiades structurent la temporalité de la plupart des amateurs de sport. Ce sont nos printemps et nos automnes.

Propos recueillis

par **DAVID CAVIGLIOLI**

« Pourquoi ce roman a-t-il tant de charme ? Pourquoi le quitte-t-on avec regret ? Quelle est la nature de la grâce qui a touché David Foenkinos quand il a écrit *Nos séparations* ? Mystère. Faire une autopsie du livre serait idiot. D'abord, parce qu'il est bien vivant et qu'il continuera de s'agiter dans notre mémoire. Ensuite, parce que le charme vient justement de l'agencement parfait de l'écriture et de l'histoire, de l'harmonie du ton et du récit. Ça caresse, ça pique, ça fait rire et ça émeut. On est dans la plus jolie tradition française : s'amuser de ce qui serre le cœur. »

Bernard Pivot

Le Journal du Dimanche

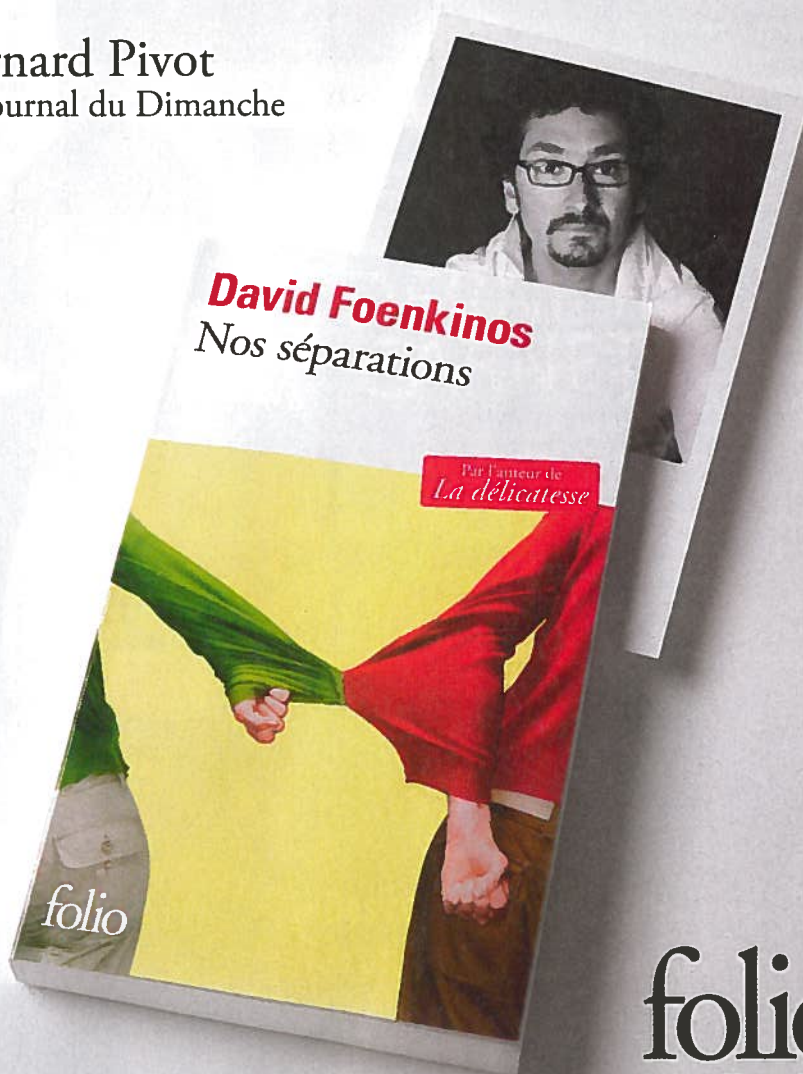


Photo Catherine Hélie © Gallimard June, TwentyFirst.

www.folio-lesite.fr

folio
vous lirez loin